

Les ministres avaient prononcé leurs discours, il ne restait plus longtemps à s'ennuyer.

Je voulais quand même jeter un coup d'œil sur le roi. Alors, Tineke s'est haussée sur la pointe des pieds, et a entrepris de me le montrer du doigt dans la foule de vestons noirs :

— Tiens, là-bas. Tu vois, il est chauve. Le petit. A côté de la reine.

Je sortis de ma poche une pièce de cinquante cents et regardai le profil du monarque. Ensuite, je tentai de nouveau de le trouver parmi les VIP.

Nous avons éteint nos cigarettes et nous nous sommes rapprochés.

— A dire vrai, moi non plus je ne l'ai jamais vu en chair et en os, juste à la télévision. D'ailleurs il n'a rien d'intéressant. Votre président est plus attractif. Sportif, fort. Mais il est si petit en fait, et moi aussi je suis petite, alors je ne vois rien.

Je choisis un des trois crânes dégarnis à côté de la reine et tâchai de me persuader que, voilà, c'était le roi.

Alors, c'est à ça qu'il ressemble, d'accord. La calvitie était couverte de petites taches de vieillesse, elle ne luisait même pas du tout. Près de lui se dressait, un petit cordon de liaison à l'oreille, un grand garde du corps dont le regard glissait parfois sur moi, et qui écrasait radicalement tout le monde par sa taille. C'est une erreur évidemment, les altesses royales, il faudrait au moins les installer sur des trônes, des estrades, quelque chose de surélevé, ou alors leur mettre une traîne. Parce que, maintenant, le mot "roi" ne fera surgir devant mes yeux qu'une peau pigmentée, tendue sur le crâne d'un homme âgé, la robuste mâchoire du garde du corps et la spirale d'un petit cordon jaunâtre. Ou bien c'est exprès qu'ils font ça à leurs rois ?

Un petit cordon comme celui-ci, ma grand-mère m'en avait fait cadeau un jour qu'elle triait des babioles inutiles restées de mon grand-père. C'était une partie de l'appareil acoustique dont il se servait dans sa vieillesse. Puis, elle avait trouvé l'appareil lui-même et me l'avait donné aussi. Et ce fut la toute première chose du peu que je reçus de mon puissant aïeul. Ne leur voyant pas de grande valeur, j'échangeai aussitôt à l'école cette relique et sa jolie boîte métallique ornée d'un logo anglais contre une série incomplète de timbres à l'effigie des cosmonautes soviétiques.

J'étais las de contempler Albert II, je bavardais avec Tineke tout en examinant les alentours, et mon regard butait sans cesse sur Mouki. Je ne savais pas encore alors qu'elle s'appelait Mouki, je ne savais encore rien d'elle alors, sauf qu'elle avait un sourire merveilleux.

Ce sourire, je l'avais remarqué comme nous arrivions, Tineke et moi, au palais des Beaux-Arts où devait avoir lieu l'ouverture du festival. Mouki se tenait à l'entrée, seule, un peu à l'écart d'un petit groupe de fumeurs, elle regardait à travers les voitures qui passaient ou, peut-être, légèrement au-dessus. Les bras croisés sur la poitrine, les pieds bien l'un contre l'autre. On aurait dit qu'elle regardait du haut du petit perron d'une maison à la campagne, un lointain horizon marin ou quelque chose de ce genre. Oui, on pouvait même se représenter le vent, les petites barques sur l'eau, et qu'un vif soleil printanier jouait non pas sur les vitres des voitures, mais sur les galets et les algues mouillés ou les ailes des mouettes. Et près d'elle, forcément, était assis un chat. Cela aurait pu donner une photo kitch très réussie. Une affiche pour des vacances quelque part sur la côte en Norvège, accrochée dans une agence de voyages.

Mouki souriait si bien qu'il était déjà agréable ne fût-ce que de passer à côté d'elle, à travers son regard, de devenir transparent et de rendre ainsi perceptible à travers soi ce

lointain horizon invisible. Je serais même volontiers repassé deux ou trois fois si j'avais été seul.

Or maintenant, voilà qu'elle se trouvait soudain devant moi et, tout en parlant de Moscou et de la Sibérie à Tineke, je la regardais.

Ici, à l'intérieur du bâtiment, et peu importait que ce fût dans l'immense salle du palais des Beaux-Arts, elle s'était transformée – elle jouait. Disparue l'immobilité d'une attente concentrée sur soi, évanoui le tableau de mer avec mouettes. Autour d'elle se tenaient plusieurs hommes un verre de vin rouge à la main, ils bavardaient avec elle, Mouki riait, puis appuyait ses petits poings serrés contre ses lèvres et écoutait, répondait quelque chose, et j'entendais son *r* sonore, à la française. Elle tirait les manches de son gilet de laine jusqu'à ses doigts comme si elle était transie ou essayait de dissimuler ses mains, ou bien encore comme font certains adolescents parfois.

Un vêtement décontracté, choisi avec intention, les cheveux un peu en désordre. Et en même temps l'air soigné. Des traits et des attitudes étonnamment familiers, or où donc aurais-je pu les voir ? Par la suite, Mouki m'a demandé un jour, comme ça, si j'avais jamais eu envie de coucher avec une actrice.

Elle se retournait vers moi, ou bien c'est une impression que j'ai maintenant ? Non, c'est sûr, elle tournait la tête vers moi, en

souriant. D'ailleurs après, elle m'a même dit qu'elle avait envie de m'approcher, mais qu'elle était un peu confuse.

Je pense qu'elle n'a pas choisi le mot tout à fait exact. J'en suis même sûr. Quand Mouki a du mal à trouver un mot en russe, elle commence par faire passer l'air vers le haut entre ses lèvres en un soupir irrité et brusque, puis émet une espèce de doux rugissement. Cela ressemble à peu près à ça :

— Evidemment, je te regardais. Tu es bête. J'ai un peu eu envie de toi aussitôt, et je voulais faire connaissance. Mais je... fff... *I was...* hum-mrr j'étais confuse de venir vers toi.

C'est évidemment faux. Mouki n'est jamais confuse de rien. Elle peut vouloir ou ne pas vouloir, désirer ou non, ressentir le besoin de quelque chose, ou pas. Peut-être qu'elle n'aurait pu trouver le mot juste, même en flamand, sa langue maternelle. Je suppose que la confusion est le seul sentiment que Mouki ne pourra jamais éprouver. Et que c'est autre chose qui l'a empêchée de venir vers moi ce soir-là.

Pour ma part, m'approcher d'elle je n'y pensais même pas, j'aurais d'ailleurs simplement eu peur de le faire. Car moi, c'est vrai, cela me rendait confus quand elle se retournait de voir ses yeux sombres et le mouvement de ses cheveux. Un carré court recouvrait à demi sa joue, une mèche recourbée s'arrêtait à la naissance de la courbure

de ses lèvres. Aussitôt, je me mettais à chercher Albert II du regard, ou notre président.

Chaque fois qu'elle se retournait, je faisais mine de ne pas la regarder. Je n'avais aucune envie que la belle étrangère, par la suite, puisse dire à quelqu'un : "Ce Russe me dévorait des yeux." Je me répétais qu'un homme fort peut tranquillement regarder n'importe qui en face, même les jolies femmes, mais de nouveau je détournais le regard.

Enfin, les journalistes se sont dirigés vers la sortie, il y a eu encore quelques flashes au moment où les hôtes de marque passaient la porte. Mouki avait disparu.

J'ai pris congé de Tineke en l'assurant que je m'en tirerais tout seul pour passer le reste de cette journée. Que je n'avais pas besoin d'aide, que j'allais m'attarder encore un peu et assister au concert que donnait le Théâtre Mariinski à son arrivée et que, après, je trouverais bien le chemin de l'hôtel.

En attendant le début du concert, je suis descendu dans la galerie Ravenstein, en face du palais des Beaux-Arts, j'ai trouvé un café ouvert, je me suis assis au comptoir, j'ai posé ma montre devant moi. C'était un lundi, le soir, la galerie était presque déserte, j'étais seul dans le café. J'ai pris du vin rouge. Je n'avais pas envie que Tineke, ou quiconque d'autre parmi les organisateurs, me voit boire. Il faut faire bonne impression. J'ai demandé un autre verre.